

LE JARDIN DES OUBLIS

Le père de M. Santeuil avait de l'autre côté de la ville un immense jardin qui, s'étendant d'abord en terre-plein devant le cours du Loir, s'élevait peu à peu, ici par de lentes montées, là par des escaliers de pierres conduisant à une grotte artificielle jusqu'au niveau des plaines élevées qui commencent la Beauce et sur lesquelles il s'ouvrait par une porte à claire-voie. Ce sommet du jardin était assez large, occupé par un magnifique plant d'asperges, un petit bassin où une salamandre dormait suspendue à la pierre, immobile et couverte de mousse comme l'effigie d'un dieu marin, mais réveillée quelquefois par une pierre que jetait Jean contre elle et aussitôt évaporée dans les profondeurs de l'eau, donnant alors l'idée d'une existence surnaturelle, moitié ornement et moitié déesse, et par un manège où un des chevaux du père de M. Santeuil en tournant faisait monter l'eau du canal d'en bas, où Jean, choisissant l'ombre d'un arbre pour ne pas être vu du poisson, pêchait des grosses carpes vite jetées sur l'herbe, dans les boutons d'or, aux parties où les cygnes empêchés par le grillage descendant du petit pont rustique ne pouvaient accéder.

Plutôt que de prendre la route pierreuse qui

montait au soleil le long de la clôture du jardin et où il pouvait rencontrer des garçons espiègles descendant à la ville, Jean, quand il voulait monter dans la campagne, passait par le jardin de son grand-père, salué de loin par le jardinier qui fauchait une pelouse ou l'arrosait. En passant, il attirait à lui pour la respirer la tête ravissante d'un lilas avec les feuilles au-dessus desquelles elle s'élève comme d'un vêtement silencieux, souple et frais. Telle il a vu la tête délicate d'un jeune lilas, peinte avec cette fraîcheur inexprimable dont son parfum donne brusquement l'idée avec un charme inouï sans qu'on puisse l'approfondir. Aucun jardinier ne le voyant, il pose le pied sur la terre jardinée et passant le bras autour de l'arbuste attire à lui sa tête embaumée. Mais il a beau la respirer de toutes ses forces, il n'y a pas sans doute trouvé le secret qu'il semblait y chercher et moins de plaisir même qu'il n'en avait trouvé tout à l'heure, quand surpris par l'odeur et la vue inattendue du lilas il s'était approché avec ardeur de l'arbuste. Car cessant de tenir sa tête délicate contre la sienne et reposant le pied sur l'allée, il la rend à elle-même. Mais il ne peut s'empêcher de regarder les mouvements pleins de grâce avec lesquels cette tête légère et adorée se rejette en arrière, et toujours ravissante et pure est maintenant immobile et gracieusement inclinée au-dessus des feuilles qui l'entourent, comme un ornement répété à l'infini, comme des compagnes moins belles, sans couleurs personnelles et sans parfum, mais qui entretiennent autour d'elle une agréable fraîcheur.

Il est rentré dans l'allée. Et si le sol dur d'une route est souvent joyeusement senti par le voyageur dont les pieds ont ainsi leur part de sensations de fatigue saine, de vie rude et naturelle

que la campagne lui fait vivement goûter, de même Jean retrouve avec exaltation, à sentir sous ses bottines le délicat glissement des innombrables cailloux de l'allée si unis, si rapprochés qu'ils bougent à peine sous ses pas, ce plaisir plus raffiné et moins sain qu'il éprouve depuis qu'il est dans ce jardin vide d'habitants et où pourtant les fleurs massées avec une abondance et une variété symétriques, les arbustes disposés selon un dessin limité et saisissable, tout semble avoir été préparé pour des hommes. Les allées où aucun arbre ne pousse et où tous les cailloux sont pareils semblent avoir été préparées par des hommes, par des hommes ingénieux et moins simples que la nature. Mais pour qui ces mortels artificieux ont-ils préparé ces retraites? Et depuis des siècles peut-être qu'ils sont morts, les arbres et les eaux encore tels qu'ils les avaient disposés attendent-ils toujours l'hôte en vue de qui les lilas suivaient les lilas et les ne-m'oubliez-pas faisaient une frêle ligne bleue parallèlement aux plus hautes giroflées rouges, une pour deux comme dans un emblème rigoureusement significatif? Mais les allées ne conduisent qu'à des statues qui se font et dont les fleurs, dont une main disparue a mêlé leurs cheveux, ou le sourire qui répondait à un geste aujourd'hui invisible, semblent les vestiges des jours déjà anciens, où les travaux divins furent à jamais interrompus qui devaient faire de ce lieu un séjour dont le plan seul, incompréhensible aujourd'hui, a subsisté. Telle était sans doute la race de ces mortels ou de ces déesses.

Dans les allées, on ne rencontre çà et là que des statues et les pièces d'eau ne conduisent qu'à des cygnes. En montant une allée qui semble vous conduire vers le maître du lieu ou au moins un de ses préalables dignitaires, au moment où les

lilas s'infléchissent, où la courbe de plants de rosiers s'élargit, où plus distinct le murmure d'une abeille fait écouter que le silence s'est plus respectueusement recueilli, où l'on sent qu'on arrive, on arrive en effet à une charmille souriante et silencieuse comme une statue méditative et au pied de laquelle sur un petit banc vous pouvez vous asseoir. Mais vous n'osez pas troubler son attente et sa réflexion, et vous vous taisez comme elle, n'osant parler que tout bas, comme murmurent au zéphyr ses feuilles.

Plus loin, ce sont d'immenses marronniers dont les branches pendent très bas comme de plus petits arbres, jeune race de géants portant avec d'immenses feuilles des hautes fleurs comme des tours massives et délicates. Elle est près de vous élevant l'un au-dessus de l'autre les étages de ses fleurs superposées, immobiles comme la tête royale d'un oiseau et elle laisse traîner au soleil son vaste plumage lisse et incliné de larges feuilles vertes. Quelquefois, au bord d'un parterre, Jean apercevait un jardinier sarclant la terre. Mais on sentait que ce n'était pas pour cette race d'hommes qu'avaient été faits ces jardins innombrables et merveilleux, et il était là comme des ouvriers dans un palais ou dans une cathédrale. Et Jean lui-même, qui entre les marronniers à terre avait des jacinthes qu'il arrosait, les sentait à lui et pas à lui, comme la petite place qu'on a à soi sous les immenses piliers sacrés dans la petite chapelle merveilleuse.

*

Dans le parc, près du mur de clôture, à un endroit où Jean n'allait presque jamais, il y avait dans une place nue et sans arbre un cirque de pierre avec un timon au milieu où, attelés de temps en

temps, les chevaux tournaient lentement pour faire monter l'eau. Le reste du temps, l'ombre seule du timon tournait plus lentement encore sur ce cirque en pierre qu'aucun arbre ne venait protéger du soleil, si bien que son oncle avait dit à Jean un jour qu'il passait par là que ce timon était une sorte de cadran solaire. De ce cirque descendait pour rejoindre le parc un plant de ces immenses disques jaunes qu'on nomme des soleils, et par-dessus la basse clôture on apercevait des prés voisins que Jean avant d'être venu là n'avait jamais vus et qui s'étendaient au soleil, servant de pâture à quelques vaches. Jean était à cet âge où la terre n'est pas devenue quelque chose de parfaitement connu et réel, où l'on ne serait pas étonné qu'un endroit nouveau, un endroit bien réel planté d'arbres et où on peut marcher donnât accès sur le monde irréel. Un jour qu'il avait conduit sa mère au bain froid, il l'avait attendue un instant dans une chambre, puis avait été admis à la voir se baigner. Et alors sur les planches tremblantes au balancement de l'eau, et voyant devant lui cet immense antre liquide qu'il voyait de temps en temps se gonfler sous des corps qui reparaissaient plus loin, borné par d'autres chambrettes mais paraissant sans fond, il avait eu le sentiment sans doute — comme les anciens croyaient qu'à un certain endroit non loin de Pouzzoles était l'entrée des enfers — là était l'entrée des mers glaciales dont les pôles étaient renfermés dans cet étroit espace, et dont la puissance irritée se soulevait entre ces pilotis qui permettaient d'y arriver, mais sous lesquels on sentait qu'elle s'étendait bien loin dans un monde probablement parallèle à l'autre et au-dessous, et où on ne voyait pas la lumière du ciel. Et en voyant sa mère s'y jouer en riant, lui envoyer des baisers et en reve-

nir belle sous son petit casque de caoutchouc et ruisselante, on ne l'eût pas étonné en lui disant qu'il était le fils d'une déesse et qu'ainsi il avait pu voir l'entrée de ce monde fantastique inconnue de tous et pourtant si près du pont de la Concorde, près de laquelle tout le monde passait sans le savoir, de même que nous marchons tous les jours par-dessus d'immenses égouts navigables, dont l'entrée n'est pas visible : mais le préfet de police et d'autres font au milieu d'une place soulever une pierre qui ressemble à toutes les autres et y descendent.

Et vous-même, plus âgé que Jean, lecteur, de la clôture d'un jardin située sur une hauteur n'eûtes-vous pas parfois le sentiment que ce n'étaient pas seulement d'autres champs, d'autres arbres qui s'étendaient devant vous mais un certain pays sous son ciel spécial? Les quelques arbres qui venaient jusqu'à la clôture où vous étiez accoudé, c'étaient comme les arbres réels du premier plan d'un panorama, ils servaient de transition entre ce que vous connaissiez, le jardin où vous étiez venu faire visite, et cette chose irréelle, mystérieuse, un pays qui s'étendait devant vous sous des apparences de plaines, se développant richement en vallons, laissant jouer sur soi la lumière qui y était en ce moment arrêtée, et qui de son ciel à lui lui avait envoyé des nuages lumineux et touffus. Ici ce sont encore les choses réelles que nous connaissons, le petit plant de roses qui, vu d'en bas, semble borner toute la vue, se détacher sur le ciel contre son petit fil de fer et le petit mur qui le protège des éboulements. Mais montez jusqu'au dernier rosier et tout d'un coup il donne sur cette immensité des champs où l'ombre alterne avec le soleil, de collines vertes puis de collines bleues. Vous vous croyiez dans un jardin, car vous

n'aviez pas vu dans ces belles allées que vous étiez sur une colline à cet endroit cultivée, bâtie, enclose, mais que plus loin c'est autre chose, que la mystérieuse contrée à un moment enserrée, captive, dissimulée, fuit au loin, mystérieuse, étant vraiment un pays. Ici, ce sont encore les choses réelles, ce parc de Versailles que vous connaissez bien, ses bassins, œuvre de l'art autant que ses statues. Là comme dans le jardin, vous êtes comme en dehors du monde, vous êtes dans un lieu connu. Mais de la terrasse, par-delà les bassins, les statues, les charmilles, et d'escalier en escalier après les dernières statues et les derniers bassins, quel est ce long canal et ces peupliers naturels, cette sorte de petite Hollande qui commence, cette mystérieuse contrée qui s'étend là-bas et qui n'est plus la réelle d'ici? Eh bien, Jean avait très vivement cette sensation quand par hasard on le laissait passer (mais il ne savait pas les chemins par où on arrivait là) à cette plate-forme en plein soleil dont, disait-on, des chevaux faisaient souvent le tour, où le soleil marquait lui-même l'heure, devant qui s'étendaient des soleils et surtout qui donnait sur les prés ensoleillés qu'il ne connaissait pas (cachés que, du chemin, ils lui étaient par le parc) et qui lui semblaient un pays nouveau, qui ne lui semblait pas dans le pays d'Illyers. Aussi croyait-il ce cirque une sorte d'entrée dans un royaume du soleil où tout était consacré au soleil, où ne poussaient que les fleurs du soleil, où le soleil venait de préférence, avec ses mystérieux chevaux. Le soleil, sans doute, il savait qu'il était en haut des cieux. Mais ne pouvait-il pas aussi descendre là sur la terre? Était-ce plus étonnant que ce pilotis des bains ouvrant sur la mer glaciale, que la piscine profonde pleine d'eau vivante dans la maison de douches de son père, piscine

mystérieuse au milieu d'un appartement chauffé, dans une rue tout ce qu'il y a de plus éloigné de la Seine. Lui-même, qui se faisait donner tous les livres où il était question de la lune (et les lisait sans les comprendre), quand au salon l'hiver sa mère le faisait venir comme un savant qui ne comprendrait pas sa science, comme une sorte de magicien, apporter tous ses livres illustrés sur la lune pour montrer combien il en avait, n'apportait-il pas aussi pour compléter la collection une grammaire française illustrée où au mot lune il y avait en effet une image représentant la lune avec un œil au milieu et un vague nez? Cet œil et ce nez le gênaient bien un peu comme dans les descriptions poétiques un trait d'esprit (ce qui lui faisait préférer la *Picciola* de Saintine à la *Colomba* de Mérimée, où à tous moments une facétie venait empêcher la vague poésie des images de le ravir) et il aurait préféré une lune toute ronde sur un ciel sans nuage. Mais néanmoins ce n'était pas seulement pour se faire admirer des visites qu'il apportait ce livre afin qu'on vît cinq images de la lune au lieu de quatre. Non, il n'était pas bien sûr que la lune ne fût pas aussi comme cela et ce livre où il n'était pourtant pas question de la lune lui apparaissait comme faisant partie de sa mystérieuse bibliothèque sidérale, dans laquelle comme un astrologue il croyait voir l'astre lui-même et au milieu de laquelle il passait ces heures obscures dont il n'eût pas pu bien rendre compte, la quittant seulement, pour montrer aux belles dames du salon diverses images de la lune, le grimoire disparate et magique de sa science obscure et sédentaire de vieil astrologue et de petit enfant.

*

A peine avait-on poussé la porte du parc, qu'entre les branches des buissons on voyait blotties de grosses « boules de neige », comme le jardinier disait à Jean qu'elles s'appelaient, mais qui cueillies ne fondaient pas dans sa main, qui restaient toutes blanches et aussi grosses dans les vases de la salle à manger. Jean pensait vaguement qu'on était arrivé enfin à ces jours où rien ne changerait plus, à partir desquels sa mère resterait éternellement jeune et lui éternellement libre et gai, dans le même soleil ardent immuablement établi sur la terre. Après les premiers buissons de boules de neige, le lilas mêlait de temps en temps à son feuillage sombre, ses fleurs de fine mousseline aux étoiles brillantes que Jean rien qu'en les touchant faisait tomber, s'émiettant et répandant une bonne odeur comme de la pâtisserie. Partout, nées de la terre, sorties de l'écorce, posées sur l'eau, de molles créatures vivaient dans leur parfum, laissant flôtter leur ravissante couleur. Cette douce couleur mauve qui, après la pluie, dans un arc qui semble tout voisin mais qu'on ne saurait approcher, se montre à nous dans le ciel, entre les branches, métamorphosée en molles et fines fleurs, on pouvait la regarder, l'approcher, respirer son odeur fine comme elle aux branches du lilas, l'emporter avec soi. Les Orientaux n'ont pas pu donner à un vase une couleur plus précieuse. Et c'est l'Orient du reste qui a donné sa vie à ces beaux lilas, de sang persan, mauve ou d'une blancheur d'anis, sveltes Shéhérazades immobiles entre les branches, dans leur nudité de précieuse étoffe, toutes limpides encore des parfums dont elles semblent sortir et qu'elles exhalent violemment.

*

Par les chaudes après-midi d'été, dès deux heures, on pouvait voir Jean, suivi de ses cousins et quelquefois de M^{me} Santeuil et de M^{me} Serriers dont les enfants portaient les pliants, s'acheminer par la grande rue d'Étreuilles et par la rue de la Maladrerie vers les Oublis. On passait devant la grille du notaire. De chaque côté de la grille on apercevait, s'enfonçant vers la maison, une allée d'ormes épaissement verdis pour tout l'été par le printemps, dorés en dessus pour une heure par le soleil, frémissants par instants d'un zéphyr qui passant sur ces petites feuilles chaudes de soleil avait l'air du frémissement de leur bien-être et la douceur d'un sourire radieux. De la porte partait un vieux mur qui fermait la propriété et auquel des climatites étaient appendues. On apercevait un énorme aubépinier rose qui avait dépassé le mur en hauteur et fraternisait avec les hauts lilas du jardin voisin à M. le curé. Dans un enlacement de leurs branches ils avaient comme échangé leurs fleurs, de sorte que quelques grosses têtes roses étaient comme prêtées par l'aubépinier au jardin de M. le curé dans lequel elles laissaient tomber leurs pétales rougeâtres, tandis que quelques guirlandes mauves épanouies au milieu des fleurs d'aubépine faisaient une visite de bon voisin dans le jardin du notaire.

« Tiens, M^{me} Leduc n'est pas dans son jardin aujourd'hui », disait M. Serriers. On ne pouvait pourtant pas dire que le jardin fût sans vie. On sentait qu'il n'y avait pas un coin du jardin qui ne fût une officine vivante, où les feuilles ne cessaient de distiller leurs vertus, tandis que s'échappait perpétuellement le charme violent des fleurs.

Même de loin devant cette grille on sentait, combien plus pénétrante ainsi cueillie à la feuille vivante par le vent qui les berçait, les rapprochait, les composait, les étendait, les concentrait tour à tour, qu'au fumet d'une tisane ou dans la chambre d'une pharmacie, l'odeur des tilleuls et des acacias. Chacun d'ailleurs travaillait, profitant de cette saison, de cette heure où l'on pouvait entrer partout, où les fleurs étaient ouvertes comme des palais hospitaliers. On voyait une abeille qui venait de loin et qui entrait pour une fois dans le jardin du notaire, comme cet ouvrier qui est venu arranger quelque chose dans le jardin et que, quoiqu'il ne soit pas un visage accoutumé, voyant ce qu'il fait et comprenant pourquoi il est venu on laisse à sa besogne. Besogne fort longue, du reste, car elle avait beaucoup à emporter aujourd'hui, pénétrait jusqu'au fond de chaque fleur, se laissant glisser, descendant jusqu'au fond d'une gueule rose, se laissant tout entière recouvrir par les blancs voiles d'un volubilis, sachant bien comment elle ressortira tout à l'heure car cette habileté est presque chez elle dans les dépendances de l'habileté professionnelle, comme un chirurgien sait défaire un bandage, un médecin militaire détacher un sabre, un musicien fermer un piano. Comme ces ouvriers que la venue d'invités ne distrait pas de leurs besognes, les papillons ne se laissent pas plus troubler, attelés à leur travail, installés sur leur fleur, s'y maintenant fort bien et sans l'abîmer. Du reste, quelquefois le jardinier se mêlait à leurs travaux et, acharné contre les orangers, disposés à l'entrée dans des grandes caisses vertes destinées, avant qu'on eût trouvé des laquais dans le vestibule, à vous recevoir dans le jardin, et qui étaient rangés là dans une accueillante immobilité, comme des statues végétales, les

dépouillait de leurs fleurs jaunâtres dont il emplissait un sac pour en faire une liqueur dont il faisait commerce, par l'inexplicable mansuétude du notaire qu'il volait, mais qui, fier de son jardin, s'en rapportait en tout à son arrogant jardinier, s'étant laissé persuader qu'il était nuisible aux orangers de garder leurs fleurs. Et tous les soirs en rentrant chez lui il avait un sentiment d'orgueil et d'admiration pour son jardinier quand il apercevait des deux côtés de la grille, en haut du mur d'entrée, de magnifiques géraniums épanouis dans des pots qui ne les séparaient pas de l'universelle germination qui agissait aussi en eux et au-dessus de leur petit pot fermé faisait éclater chaque jour une nouvelle fleur rouge et lisse, et qu'après avoir donné un regard aux buissons de roses, à la bordure du bois, il s'arrêtait un instant devant le jet d'eau pour écouter son bruit, retournant au bassin où il s'amusait à apercevoir un poisson rouge.

On passait ensuite devant le jardin du curé, qui souvent lisait silencieusement son bréviaire sous les arbres, et levant les yeux saluait en ôtant son chapeau et en souriant M^{me} Santeuil, M^{me} Serriers et les petits garçons. Il ne paraissait pas tout à fait insensible à l'immense dégagement, échange, combinaisons, départs, et arrivée de parfums qui se faisaient là sous son nez et dont, pour y coopérer moins activement que les abeilles et les bourdons, il ne paraissait pas jouir moins profondément. Quand une feuille ayant exhalé tout ce qu'elle contenait tombait décharnée, il levait à ce petit bruit la tête et paraissait se recueillir un instant dans tant de délices silencieusement mises en liberté devant lui, donnait aussi à ses yeux leur part en suivant le rayon de soleil qui venait se tapir jusque sous le grand chêne, puis se remettait à lire. La chaleur n'avait pas

diminué quand M^{me} Santeuil et M^{me} Serriers s'installaient à travailler derrière Jean qui pêchait à la ligne. Par moment on s'interrompait pour causer. « Jean, demain tu feras attention d'être exact pour la messe. — Ce soir nous ferons une partie de dames, si tu es sage. — J'ai écrit au libraire de t'envoyer le deuxième volume de *la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. » Ou même elle avait voulu lui faire une surprise, ne pas lui dire qu'elle l'avait déjà reçu et quand il était fatigué de pêcher et qu'il voulait aller se reposer, elle le sortait de son sac, lui donnant l'explosion d'une joie à laquelle elle répondait par le sourire de ceux qui ont voulu faire une surprise, et pour qui l'heure est passée de cacher leur secret.

Ce petit bruit de voix près de l'étang, si distinct dans le silence qu'on l'entendait du haut du parc, ou que quelqu'un en arrivant se disait : « Tiens, il y a quelqu'un, on parle », prenait de ces heures éclatantes, immobiles, entières, une sorte de certitude absolue. Dans l'eau, aussi bien qu'au-dessus de la tête, on voyait le ciel renversé mais aussi immuable, aussi immobile, aussi solide sans l'incertitude d'un souffle, ou la réticence d'un nuage. Un souffle faisait frémir l'ombre d'une herbe, mais sur un fond immuablement bleu, et si l'eau se ridait c'était le même bleu, comme si on l'avait un instant roulé en plis mais sans altérer sa matière immuable. Un cygne y faisait passer une ombre noire mais toujours sur le même ciel bleu étoilé au fond : son plumage ne cachait pas le soleil mais l'arrêtait au passage, répandu qu'il était dans l'air et avant qu'on le vît dans l'eau, sur le miroir de ses plumes le montrait pour ainsi dire plus tôt. S'il buvait, on l'entendait boire et ce bruit comme le bruit des paroles pris dans la même atmosphère de silence compact semblait s'y inscrire d'une

manière définitive. Plus haut que le manège du soleil, il y avait un lieu encore plus mystérieux, après qu'on avait passé près d'un bassin d'où l'eau descendait alimenter des pompes, et au fond duquel les tuyaux apparents et croisés avaient déjà cessé d'être une œuvre de l'homme, tandis qu'au fond des eaux qu'elle verdissait la délicate gaine verdâtre de mille invisibles mousses aquatiques les enveloppait, se mêlant, se nouant les unes aux autres parfois si fort qu'ils avaient failli les crever et à un endroit l'avaient tout à fait infléchi : c'était au sommet du parc, immense espace plat, qu'on appelait « le plant d'asperges », espace assez nu habituellement comme le lieu de tous les prodiges quand ils ne sont pas encore accomplis, et qui au mois de juin quand il venait pour l'Ascension apparaissait aux yeux de Jean foisonnant de dix mille délicieuses asperges qui s'y dressaient en liberté comme si elles ne seraient pas, peut-être le soir même, servies dans son assiette, à jamais déracinées, chaudes, molles et pourtant encore telles qu'il les avait vues. Ou plutôt il les avait vues vivantes, telles qu'elles lui avaient été servies, hautes et minces, quelques-unes plus grasses, dures et roses, puis bleuâtres avec une molle tête verte bouclée. Au bout du plant d'asperges était une porte solidement verrouillée qu'on ouvrait souvent pour la promenade à cinq heures. Alors c'était à l'infini les champs de luzerne, où tremblait de temps en temps le parc, et le long des murs qui dans le village bordaient à la suite des maisons leur jardin, Jean était à chaque pas arrêté par le surjet d'une branche embaumée, ou l'érection d'un arbre en fleur, ornement d'un goût simple, ou monument hardi spontanément déroulé, ou élevé par le gé-

nie de la nature à la gloire du Printemps. Comme ces serviettes blanches des pieuses dames de la ville, étendues sur des planches et couvertes de vases de fleurs, au milieu des rues, sont devenues des nappes d'église le jour de la fête de Dieu, la clôture de bois près de laquelle Jean passait en ce moment semblait un autel rustique élevé à la gloire du Printemps par la piété de la nature, une sorte de retable vertical, au-dessus de laquelle un lilas déployait en éventail ses trois branches qui retombaient en fleurs fines, déposant sur le chemin qu'il ornait tout nouvellement l'offrande modeste mais exquise de son parfum.

*

Plus loin, dans l'ombre où elle se plaît à grandir, cette ombre mystérieuse des jours ensoleillés qui ressemble à l'ombre des églises, l'épine rose faisait luire, comme luisent les châsses dans les chapelles obscures, le rosaire vivement rosé, presque rougi de ses fleurs merveilleuses. Ça et là un arbre isolé se dressait comme une stèle et son feuillage finement ajouré, laissant passer le soleil, exprimait dans sa nonchalance gracieuse à retomber le même sentiment bienheureux, infini, et calme. Dès les premières années de vacances à Etreuilles quand de ses yeux pas observateurs, de son esprit paresseux, il ne distinguait rien dans la nature au printemps et ne ressentait qu'une sensation confuse qui lui faisait ôter son paletot, désirer se promener, boire de la crème dans les fermes, s'asseoir à l'ombre, tremper ses mains dans l'eau du canal, Jean avait, entre toutes les fleurs qu'il avait devant lui sans les voir et sans les aimer, élu l'épine rose, pour laquelle, il avait un amour spécial, dont il se faisait une idée définie, dont il

réclamait au jardinier une branche pour emporter dans sa chambre, et que, sitôt aperçue au fond d'un jardin ou le long d'une haie, il s'arrêtait à regarder et à désirer. Était-ce que cet arbre est plus beau que d'autres, que les fleurs si composées et si colorées ont l'air de fleurs de fête, et qu'en effet souvent à l'église pendant le mois de Marie il en avait vu des branches coupées tout entières dans les vases de l'autel? Était-ce qu'ayant vu auparavant de l'épine blanche, la vue d'une épine rose dont les fleurs ne sont plus simples mais composées le frappa à la fois de ces deux prestiges de l'analogie et de la différence qui ont tant de pouvoir sur notre esprit? Mais pourtant il avait peut-être vu des églantines avant de voir des roses et n'aima jamais beaucoup les unes ni les autres. Est-ce qu'avec cette épine blanche et épine rose s'associa le souvenir de ce fromage à la crème blanc qui un jour qu'il y avait écrasé des fraises devint rose, du rose à peu près de l'épine rose, et resta pour lui la chose délicieuse qu'il jouissait le plus à manger et qu'il réclamait tous les jours de la cuisinière? Peut-être cette ressemblance l'aida-t-elle à remarquer l'épine rose et à l'aimer et en conserva-t-elle le goût dans un impérissable souvenir de gourmandise, de jours chauds, et de bonne santé. Est-ce d'un jour où il était malade, et où sa mère entra en disant : « C'est le jardinier qui a coupé ces branches d'épines roses » et les lui posa sur son lit, et seul devant cette branche qui souriait par toutes ses fleurs et répandait dans sa chambre l'odeur des chemins où il aurait aimé courir, fut-elle distinguée comme pour elle-même et aimée ce jour-là où elle était chargée pour lui de la gloire et de la beauté de tout le reste, qu'elle semblait lui apporter dans l'odeur de ses branches et la rougeur de ses fleurs roses?

Mais elle resta pour lui non pas même la fleur préférée, il n'aurait pas pensé à le dire, mais moins une fleur que la douceur même du printemps, des printemps passés, des chemins d'Étreuilles, des jours éblouissants où l'on est en sueur sans fatigue, et où il revenait lire *le Capitaine Fracasse* à trois heures, dans sa chambre aux volets fermés : la fleur du mois de Marie.

Bien plus tard, il fit peu à peu connaissance avec certaines fleurs. Et ce fut toujours un artiste qui, par le prestige d'une parole autorisée et révélatrice, l'initia à sa beauté, comme à la beauté d'un écrivain ou d'un peintre. Car son esprit qui trouvait ensuite tout seul, avait besoin d'être mis sur la voie. Souvent ayant vu à la boutonnière de M. de Montesquiou une fleur et l'ayant remarquée, ce connaisseur consommé des beautés artistiques de la nature d'un mot l'enflamma d'un amour pour la rose mousseuse, le calice de la gentiane dont le bleu est si profond, l'admirable couleur des cinéraires. Mais il y a quelque chose de plus profond en nous qu'une émotion artistique, c'est un peu de nous-mêmes qui, en une heure, de passé, gardé intact et frais dans quelque coin oublié, nous est tout à coup silencieusement offert. Cette fleur-là, vulgaire peut-être pour un artiste, belle pour lui à l'âge où il n'aimait que les vers de Déroulède et la prose de *Picciola*, fleur de paysan ou d'enfant, fleur d'autel du village, il l'aima de lui-même. Ou s'il était encore moins capable à cet âge-là que plus tard d'ouvrir de lui-même les yeux sur une chose, si quelqu'un la lui fit aimer ce fut peut-être ce vieux fermier, le père de son père qui lisait au plus le journal, qui ne put réaliser son rêve : venir à Paris pour l'exposition. Ou peut-être ce jardinier qui était instruit

et épris de science, et qui, son travail fini, lisait les romans de Montépin ou les travaux historiques d'Imbert de Saint-Amand. Peut-être sa mère, le jour où elle lui apporta la branche offerte par le jardinier, et qui admirait toute branche dans son salon ou sa chambre où il n'y en avait jamais, mais qui n'en aimait aucune et ne ressentait pas la grâce des animaux ni des plantes, et qui ce jour-là, d'un mot irraisonné, détourna au profit de l'épine rose, les flots d'amour et d'adoration dont était gonflé le cœur de Jean sans qu'il sût de lui-même les répandre et les conduire.

*

Quelquefois à la fin de la journée les cousins de Jean lui proposaient une partie de canot. On descendait sur le Loir, et la barque en s'avancant par des tournants vers des cachettes silencieuses, renforcements du fleuve dans les bois, sortes d'étangs à l'ombre où la face silencieuse de l'eau semblait attendre dans une expression invariable, comme la figure d'une statue dans un bosquet. Et le bruit de l'eau qui coulait des rames semblait se faire tout doucement pour ne pas empêcher le silence d'écouter, comme on tourne les feuilles d'un livre près de quelqu'un qui pêche. Et l'ombre et les rayons faisant la chaîne sur l'eau et la verdure donnée à l'eau par mille lentisques jusqu'au fond, et les sons liquides d'un oiseau caché, donnant par la sonorité de l'instrument la vraie place où il doit être caché et qu'on n'aurait pas perçue dans le vague espace d'arbres inexplorés, tout achève de donner à ce lieu où on laisse dériver la barque sans plus lever les rames la figure naïve d'une statue qui attend. Puis on rejoignait le fleuve, sur les bords duquel des boutons d'or sont

par milliers descendus dans la prairie. Un iris vous laisse passer, comme une maison que bientôt on ne voit plus. Caché dans les roseaux, l'oiseau qui l'habite vous crie son bonjour. On le laisse et en s'éloignant, on l'entend qui crie encore, puis se calme. Quelquefois dans une barque arrêtée on voyait un collégien avec une fille. Il venait de découvrir en lui-même l'essence merveilleuse d'un plaisir aussi nouveau, aussi ravissant, aussi peu aux couleurs des plaisirs communs de la terre que le lilas ou le sombre iris, plaisir que le chaud soleil semblait exalter encore, et qui semblait aussi donner à la vie quelque chose d'éternellement doux qu'elle n'avait pas jusque-là, comme les boules de neige que Jean avait trouvées blotties dans les bosquets du parc, et qui cueillies ne fondaient pas dans la main et restaient aussi blanches et aussi grosses dans les vases du salon. Même quelquefois M. Santeuil en faisait couper pour porter à l'église pour le mois de Marie. Et Jean en les regardant sur l'autel pensait à celles du lendemain qu'il allait retrouver, quand le soleil et le ciel bleu se seraient découverts de nouveau et qu'il serait retourné au parc. Quand Jean et sa mère quittaient Etreuilles, M. Sureau leur faisait couper de grandes bottes d'aubépines et de boules de neige, que M^{me} Santeuil n'osait refuser. Mais dès l'oncle parti, elle les jetait, trouvant qu'on était déjà bien assez encombré en route. Et Jean pleurait de la séparation d'avec ces chères créatures, qu'il aurait voulu emmener avec lui à Paris, et de la méchanceté de sa mère.

*

Il y avait dans le parc un arbre dont l'oncle de Jean était très fier : c'était un immense camélia,

qui était deux fois comme un homme, mais surtout s'arrondissait presque dès le pied jusqu'au faite en une ombrelle si large, composée de tant de milliers de feuilles vernies qu'on eût cru que c'était plutôt la contribution de beaucoup d'arbustes qui avait réussi à la bomber ainsi plutôt qu'un seul. Et il était si élevé, en même temps qu'énorme, qu'il restait gracieux. Tout alentour s'étendait la pente d'un vaste terrain à vif, aux mottes retournées et absolument nu, où rien ne poussait, car on avait consacré à cet arbre, comme à un Dieu, tout le terrain avoisinant. Il était absolument vert, sans une fleur, et ses feuilles immobiles répondant par un sourire au soleil quand il venait se poser sur elles, répondant à la brise printanière par un léger frémissement, gardaient comme un secret toute la splendeur cachée dont le moment n'était pas encore venu d'apparaître. On la sentait latente sous le beau vernis des feuilles, sous la satisfaction orgueilleuse et calme répandue dans tout l'arbre, sous sa force tranquille, sous son silence grandiose à qui le soleil n'arrachait qu'un sourire et la brise qu'un frémissement, mais rien de ce qui ne devait pas encore apparaître.

Un jour, Jean qui venait d'être souffrant retournait au parc pour la première fois. En montant au plant d'asperges, son oncle lui dit : « Viens voir mon camélia qui est tout en fleurs. » Ils changèrent de chemin car par le chemin qu'il prenait toujours Jean ne passait pas devant le camélia, parce que cela retardait pour aller à la grotte où étaient serrés ses outils de jardinage, sa bêche, son râteau. Mais comme il venait d'être souffrant, on lui avait dit de se contenter de lire et de pêcher. De sorte que n'ayant pas à aller à la grotte, ils purent aller directement voir le camélia. Et au

détour du chemin ils l'aperçurent. Partout, sur l'énorme ombrelle, s'étaient de longues fleurs rouges, roses, comme si on en eût attaché là des milliers. Et l'arbre, en plein soleil à cette heure avancée de la matinée, souriait, un peu changé de toutes ses admirables fleurs qui sortaient de lui, comme une accouchée nous semble une autre en étant encore la même. Les feuilles étaient toujours aussi belles mais à tout moment s'ouvrait au milieu une large fleur rouge ou rose. Jean n'avait jamais vu ou jamais remarqué l'arbre avant sa floraison, et n'avait jamais vu d'arbuste de cette sorte, jamais de grand arbuste aux innombrables fleurs rouges et roses, et il restait là devant lui comme devant une dame étrangère, belle, merveilleusement vêtue à qui son oncle l'aurait présenté et qui lui sourirait. D'autant plus que pour Jean les choses n'étaient pas encore l'une de beaucoup de choses du même genre, mais des personnes dont l'équivalent n'existait pas. Il ne se disait pas qu'il y avait dans le canal des cygnes mais *les* cygnes, et dans le terrain un camélia mais *le* camélia, qui étaient des choses probablement aussi uniques en leur genre et en tout cas aimées et connues en tant qu'elles étaient bien celles-ci, celui qui avait voulu lui donner un coup de bec, et celui qui était en fleurs à gauche du chemin de la grotte, personnes distinctes n'ayant pas plus vraisemblablement leur double au monde que son oncle, sa maman, le jardinier et leur maison d'Etreuilles. Or, cette personne-là, c'était une personne bien nouvelle, et il la regardait comme il avait regardé la belle dame qu'il avait vue pour la première fois, l'arbre étant aussi quelque chose de grand aux vives couleurs toutes nouvelles, souriant et un peu indifférent comme avait été la dame qui l'avait regardé avec un

sourire mais sans venir à lui avec vivacité comme sa bonne ou ses cousins, restant majestueuse et debout et bienveillante comme l'arbre.

C'est ainsi que les choses que nous devons aimer le plus dans la suite, nous faisons d'abord connaissance avec elles comme avec des personnes inconnues qui nous étonnent surtout. Du reste, bien vite Jean aimait beaucoup les fleurs de l'arbre et quand il revenait déjeuner, l'oncle disait à sa mère : « Nous avons été voir le camélia : il est superbe. N'est-ce pas ? il est superbe ! » Il disait tout le temps à Ménard (le jardinier) : « Ménard, il est superbe. » « Et il est vraiment si beau, disait la mère de Jean. — Oh ! il est superbe, c'est un bel arbre, répondait l'oncle de Jean, mais il ne faut plus le voir maintenant, il est déjà à demi défleuri », ajoutait-il avec la modestie et surtout l'amour-propre du propriétaire, et aussi avec cette exigence de ceux qui s'y connaissent en une chose au lieu de les aimer de toutes leurs forces, et qui ont besoin que les symphonies de Beethoven soient exécutées par de grands virtuoses, qui trouvent que cela ne vaut pas la peine de voir Sarah Bernhardt dans tel rôle. Mais Jean aimait trop l'arbre pour le trouver plus beau tel jour, ou tel autre, tant qu'il serait encore lui-même, tant qu'il aurait encore ses fleurs. Du reste, seul sur son terrain consacré, le camélia n'était pas le seul dieu présent dans le parc alors. Tout le long du parc les fines chapelles dentelées que sont les haies disparaissaient comme il convient au mois de Marie sous les guirlandes roses des épines roses, sous les branches d'aubépine blanche, mêlées comme dans une offrande tressée avec goût avec les fleurs des églantiers. Aux parties mêmes de ces petites chapelles pourtant en plein air où étaient amassées presque avec exagération les branches d'aubépine

fleuries sur toute leur longueur d'un vrai fourré de fleurs blanches, l'odeur d'aubépine était si forte qu'on en était presque affolé, et bien que ce dôme des arbres fit de l'ombre et qu'il fit un silence recueilli, dans lequel on pouvait entendre le gros bourdon noir dire ses oraisons dans le tabernacle des églantines d'où on n'apercevait plus que son dos noir, les rayons du soleil entraient, comme dans une chapelle dont la fenêtre n'est pas vitraillée. Le déjeuner touchant à sa fin, l'oncle faisait, apporter les « faïfaises », disait-il pour imiter Jean, que Jean avait cueillies avec lui dans le parc pour le déjeuner. « Elles sont exquises, disait M^{me} Santeuil avec l'amabilité de l'invitée et l'énergie d'un connaisseur. — Oui, elles sont très bonnes. Ce sont de vraies fraises des bois », disait l'oncle avec l'air impartial de la personne qui rend justice à ses enfants quand ils ont eu un succès ou à sa cuisinière si elle a réussi un plat et qui, en ayant l'air de n'émettre ce jugement que contraint par l'évidence, en double par là la valeur.

*

Cette année-là, on resta très tard aux Oublis. Vers quatre heures du soir, le soleil couchant, à qui ce qui restait des feuillages automnaux présentait de riches palettes rouges, vertes, jaunes et or, en tirait des effets magiques, une sorte d'aurore se peignait dans le ciel bleu et rose, sous les feuilles lumineuses et fantastiques. On marchait en sentant à chaque pas les effets changer, s'exalter, s'attendrir. Il semblait qu'on jouait dans les couleurs. Tout d'un coup, une claière découvrait au bout extrême de l'avenue un ciel de braise, reflet d'un spectacle d'incendie qu'on ne pouvait

voir. On se hâtait vers cela, mais la braise s'éteignait et quand on arrivait à l'avenue, il faisait presque déjà nuit. On restait là, déçus. Les avenues s'ouvraient dans la nuit. Un dernier reflet du couchant, plus loin un premier reflet de la lune au milieu de l'ombre où bassins, escaliers et feuillages étaient confondus formaient un spectacle mystérieux. On aurait voulu entrer dans ces bois, mais leur feuillage ayant été dévasté, ils semblaient avoir été pénétrés, forcés, vaincus, vidés. Et les nymphes qui l'habitaient et faisaient semblant d'y être si fortes, comme des bêtes ou des oiseaux capturés dans les bois qui dans leur cage font le geste impuissant de s'en aller, chassées et prises dans les bois dévastés étaient maintenant des statues gracieuses encore, mais sans force à l'entrée des avenues où on les avait placées, dans un mouvement de fuite qui ne les emportait pas, faisant encore leur geste animal de jeter quelque chose. On leur avait laissé leur arc, comme à des sangliers en cage dans une maison de grande chasse leur corne. Mais elles ne pouvaient plus s'en servir.

Maintenant, dans la nuit tout à fait venue, la petite maison de garde du parc, petite construction Louis XV, s'était éclairée, et ne voyant pas autour de la table sordide de la cuisine les deux gardes jouer aux cartes pendant que la femme achevait le dîner au fourneau, d'ici avec ses larges fenêtres de palais que baignait cette clarté d'or pâle, et ici (reflet du fourneau sans doute) cette leur rose qui débordait jusque sur les branches environnantes du taillis, on eût cru un palais éclairé pour une fête, en tout cas bien beau et agréable à regarder dans la nuit où c'était la seule retraite de la lumière, la seule cachette de la vie, la seule lumineuse apparition qui rattache le pro-

meneur rapide obsédé par la nuit à la vie calme se mouvant dans les flots de la lumière humaine, qui lui fasse réimaginer, autrement que comme un rêve dans la mémoire, un intérieur éclairé et chaud au milieu de la nuit.